

Je voyais les barbares renverser ensuite cette immense monarchie, et s'adoucir en même temps par les leçons de cette religion sublime. La réalité même avait son charme quand elle succédait à cette rêverie : ici j'étais sur le territoire du canton de Vaud, où sont écrits pour devise les mots *Liberté et Patrie*, où l'on jouit de l'une, où l'on chérit l'autre, où déjà les avantages et les droits pour lesquels on voit lutter les nations, existent immuables et sans contestation. J'eus quelque peine à m'en arracher, à repasser le pont, pour m'enfoncer de nouveau dans ce superstitieux Valais, où l'esprit paraît avoir suivi l'affaiblissement du corps, où la crédulité s'attache à tous les prodiges, où les phénomènes de la nature ne trouvent pour solution que des contes absurdes. Ainsi la chute des Diablerets et les malheurs qu'ils occasionnent sont expliqués diversement. Interrogez un paysan du canton de Vaud, il vous parlera des effets de l'infiltration des eaux à travers le roc. Répétez votre question au Valaisan, vous apprendrez que le diable a là son vestibule. Il faut être déjà un esprit fort pour en douter; et si vous vous montrez difficile, on vous répondra, sur le ton de la persuasion, que les jésuites de Sion l'ont autrefois assuré. Je suis, etc.

.....

XXV.^E LETTRE.

SION, 7 Septembre 1826.

À la M^{me}.

DEUX montagnes isolées, au sommet fourchu, au large plateau, s'élèvent au centre de cette longue avenue du Valais, ou plutôt c'est une seule montagne à deux crêtes, laissant de l'une à l'autre un ravin, supérieur à la ville, et garni de champs cultivés. On imaginerait difficilement une cité dont l'aspect fût plus agréable au dehors, plus déplaisant à l'intérieur. Lorsqu'on arrive de Martigny, Sion se développe au pied de sa double colline : le fort Valère et le château de Tourbillon en chargent le faite : les Romains, le moyen âge, l'architecture militaire, l'architecture religieuse, promettent à l'antiquaire une ample moisson d'observations, et le voyageur croit se reposer dans une ville grande et belle. Mais à peine a-t-on pénétré dans ces rues sombres, humides, étroites; à peine a-t-on marché au milieu de ces édifices irréguliers et mal-propres, que l'illusion est détruite. Ce n'est pas tout encore, une population dégénérée vient affliger la vue : des êtres sans force, sans intelligence, traînent une existence inutile et misérable; leur rire imbécille, leur regard fixe et étonné, inspirent le dégoût plus encore que la pitié. Comment vous peindrai-je un crétin? C'est la tête d'un vieillard sur le corps d'un enfant; c'est un immense

goître, presque aussi gros que la tête; ce sont des jambes grêles et incertaines, un ensemble sale et rebutant, des sons inarticulés, une démarche chancelante, et, quant aux facultés intellectuelles, la bête en a cent fois plus. Le dernier des animaux l'emporte sur le dernier des hommes; et comme la nature élève à notre espèce une échelle qui la rehausse au degré le plus voisin de la divinité, elle semble, par une funeste compensation, plonger ses derniers échelons si bas, qu'elle fasse redescendre quelques individus au-dessous de ses plus infimes créatures. Serait-il donc possible que ce souffle divin qui anime notre vie, cette ame immortelle qui étend notre domaine à l'éternité, habite emprisonnée dans ces corps chétifs où jamais la raison ne vient l'éclairer? On m'assure que ces crétins ne sont point admis aux sacrements. En effet, la brute qui cherche au fond de la bourbe d'un ruisseau une nourriture immonde, reste impur du repas des plus vils animaux, ne fait qu'obéir à un instinct de dégradation. Ce n'est pas le besoin qui conduit les crétins à cette vie errante et abjecte, ils suivent en cela la seule impulsion que la nature leur ait communiquée.

On connaît néanmoins plusieurs degrés dans le crétinisme; et de ceux qui articulent quelques sons à ceux dont les rauques accens n'ont aucun sens, il y a une assez grande distance. On attribue aux marais du Rhône cette funeste influence sur l'humanité, et cependant les étrangers qui viennent s'établir dans le Valais produisent beaucoup plus de crétins que les indigènes : on m'a assuré que rarement un Français, un Italien ou un Allemand donnait naissance à autre chose. J'ai lu quelque part qu'on acceptait comme un bonheur la présence d'un crétin dans une famille, soit qu'on le regardât comme le bouc émissaire, comme l'être chargé de l'expiation de tous, soit que l'on crût à la protection du Ciel pour l'innocence, ou plutôt pour l'imbécillité; mais je me suis assuré que ce préjugé n'existait pas, ou du moins qu'il n'était pas fort répandu. Je ne sais si l'on donnera suite au projet de dessécher les marais du Rhône. Il semble aujourd'hui que les montagnes ne se soient séparées que pour lui, et que ce long corridor des Alpes n'existe que pour en être inondé. Jamais ce canton n'aura de prospérité, de salubrité, ni d'agriculture, tant que l'on ne mettra point de bornes aux dévastations du fleuve.

Je suis monté au fort Valère pour voir autre chose que Sion : c'est comme un observatoire au haut d'un rocher. La vue resserrée entre les deux chaînes de montagnes se dédommage par la longueur de cette vallée, couverte d'îlots de verdure, de vergers, de vignes et de maisons de campagne : elle s'étend jusqu'à Martigny, se relève au nord-ouest sur les cimes des Diablerets; elle se rapproche et retombe sur les châteaux de Montorge et de Sion, que les rochers de la Savièse présentent entre le sommet et la base de la chaîne septentrionale. Ces ruines conservent le souvenir d'un horrible forfait. Vers la fin du 14.^e siècle, Antoine de la Tour précipita d'une fenêtre dans l'abîme, l'évêque Guischart de Tavel, son oncle, et un autre prêtre, pendant qu'ils récitaient tous deux leurs bréviaires. Les hauts Valaisans vengèrent ce meurtre à la bataille de Saint-Léonard, que j'aperçois à l'est, au fond de cette galerie dont le Rhône longe la paroi